

Danièle Weiller Médioni



LA VILLE PROMONTOIRE

Éditions Manson

L'enfance n'est ni nostalgie, ni terreur, ni paradis perdu, ni Toison d'Or, mais peut-être l'horizon, point de départ, coordonnées à partir desquelles les axes de la vie pourront trouver un sens.

Georges Perec



C'est une ville ancienne, quelque part vers l'ouest, au sud de la Loire, non loin de l'océan. Une ville universitaire que d'aucuns disent triste, figée dans le temps, mais qu'anime une jeunesse très présente. Une ville promontoire, entourée d'une rivière. Sur le plateau, au centre, se groupent les maisons patriciennes et les institutions, les administrations et les écoles. En bas les quartiers ouvriers et les faubourgs. Les hauts lieux sont les églises et de larges bâtiments abritant des congrégations. Mais où sont les universités, fleurons de la cité ? Il faut emprunter des rues sinueuses, en pente, pour atteindre les anciennes demeures qui les abritent. Elles demeurent cachées au regard qu'attirent surtout la richesse des façades romanes et autres lieux chargés d'histoire.

C'était une rêverie écrite lors de ma quarantaine, alors que je partageais l'émotion de Jude l'Obscur devant les murs gris et les grilles fermées des collèges d'Oxford, dialoguant avec les présences invisibles de savants et poètes, anciens et modernes, errants à travers la cité et lui apparaissant dans une grandeur démesurée.

Je retrouvais aussi l'image enfantine d'un temps immobile qui m'habite toujours. Etant arrivée à l'âge de six ans dans ma ville natale après quatre années d'exil aux Etats-Unis, celle-ci reste d'autant plus vivace que je l'ai quittée à l'adolescence.

Cette « arrière vieille France » qu'était Poitiers d'après-guerre, de dénuement et de pénurie, mais riche d'imaginaire et d'infimes riens que j'appréciais comme des touts. Etrangement, elle oriente toujours mes attentes dans cet autre monde d'aujourd'hui.





Sans doute sommes-nous arrivés par le train. J'ai six ans. Je me souviens du quartier de la gare, des ruines alentour, du chemin escarpé pour monter en ville. L'escalier principal avait été détruit par les bombardements. Nous aurions pu emprunter la grande rue sinueuse, interminable, mais, comme beaucoup, mes parents avaient choisi le raccourci : un escalier de terre retenu par des pans de bois montés en balustrade, aménagé sur une pente herbeuse jouxtant quelques jardins plantés de vieux arbres. La montée était longue mais je ne quittais pas des yeux une maison rouge, insolite à côté des vieux crépis gris - villa ou maison de maître du début du siècle - qui se dressait tout en haut comme l'étrange château d'un conte. On m'avait parlé de l'escalier du diable, n'était-ce pas plutôt celui des fées ?

Avant de quitter Paris, où nous avons habité quelques mois après notre retour d'exil américain, un soir, mon père m'annonce : « Nous allons bientôt partir pour une petite ville qui s'appelle Poitiers. Nous habiterons dans une maison ancienne, sur le plateau, près du centre. Pour entrer, il faut passer sous un porche voûté, arrondi comme cela ... » Mon père esquisse u

n vague dessin que je regarde sans comprendre. Mais je deviens soudain rêveuse, attentive, intéressée. Un porche ! Le mot est plein de mystère. Je pressens un monde nouveau, quelque chose de chaud et de familier, qui m'étonne et m'attire.

Mon père n'avait pas menti. Le soir de notre arrivée fut un événement. Un coup au cœur ! Je me souviens de la joie sauvage qui m'a saisie malgré l'heure tardive, la fatigue et le sommeil. Je cours dans tous les sens, je ris de plaisir, je me précipite dans les bras de mes parents, je suis heureuse. Le porche est bien là, large, enveloppant, intime, doucement éclairé par une simple ampoule nue. On devine à son extrémité un jardin dont les parfums printaniers embaument. Ma chambre s'appelle la chambre du pêcheur et je peux déjà apercevoir, de ma fenêtre, le balancement d'une petite branche chargée de fleurs rose pâle. J'explore l'appartement qui occupe tout le rez-de-chaussée. Il contient mille et une entrées que je ne cherche pas à dénombrer. Toutes les pièces communiquent entre elles et avec l'extérieur, c'est à dire avec le jardin et les deux halls d'entrée.

Ce royaume me paraît d'autant plus vaste que ses limites sont imprécises et ses éléments étroitement imbriqués. D'autres locataires occupent les deux étages supérieurs. Pour y accéder, ils doivent passer

par une petite entrée qui se présente comme une pièce ordinaire. Elle est peinte en vieux rose et décorée de meubles rustiques qui lui confèrent un caractère habité bien que personne ne se soit jamais permis de s'y attarder. L'escalier central prend naissance plus loin, dans le grand hall sombre situé au cœur de la maison. Je le traverse toujours en courant, inquiète, retenant mon souffle. On peut y entendre des bruits mystérieux et y rencontrer des petites bêtes venant des caves, comme des araignées, des souris, que l'on doit renoncer à combattre.

Mon véritable univers est le jardin. Dès le premier jour, j'en prends possession lentement, avec gravité. Il faut d'abord parcourir un fouillis de plantes, d'herbes désordonnées et d'arbustes qui éclatent dans toutes les dimensions. Un églantier étend généreusement ses corolles de fleurs rouges vers les fenêtres du premier étage. Une masse odorante obstrue le chemin. Je reconnais le « lilas des pauvres » que j'ai déjà vu s'épanouir dans les champs de ruines. Il exhale un parfum de miel, doux et sucré. J'atteins le centre du jardin où je découvre deux vieux bancs de pierre sculptée, en calcaire tendre, à moitié rongés et recouverts de lierre sombre. Au fond, le tilleul, majestueux et gigantesque, que je sais immédiatement être la véritable âme de la maison. Sous ses branches des myriades d'insectes dorés tournoient dans les rais de lumière. A ses pieds, une forêt de framboisiers dans laquelle nous creuserons, mon frère et moi, un labyrinthe de tunnels sans issue. Promesse.







Cette joie devait puiser à une source plus profonde : n'était-ce pas une reconnaissance ? Je me retrouvais chez moi puisque j'y avais vécu les premiers mois de ma vie. Je n'en garde, évidemment, aucun souvenir. Mon père, parisien, avait été nommé chargé de cours à la faculté de Poitiers en 1938, et, peu après ma mère Gilberte, mon frère Alain, et ma grand-mère Mie, l'ont rejoint.

Je suis née le 23 janvier 1940. Ma grand-mère raconte : La guerre. Le froid : « Les rues étaient glacées (- 25 degrés). On avait creusé des tranchées rue du maréchal Foch. Je craignais de ne pas parvenir jusqu'à la clinique de l'hôtel Dieu où Gil allait accoucher ». Là-bas, peu de chauffage. Une sage-femme très sale. Et la mauvaise surprise : « Tu avais de grandes mains et des grands pieds écartés, comme une sculpture Khmer, qui bougeaient. Que tu étais laide ! Gilberte a pleuré ». Effectivement Jacques, son frère, lui a écrit quelques jours plus tard : « Chère petite sœur. Tous vos vœux se trouvent être réalisés je pense puisque c'est une fille que vous désiriez. Tu as la spécialité de faire des horreurs pour débiter et j'en suis heureux car quelle merveille Danièle sera dès qu'elle aura passé un an, à en croire l'exemple de son frère aîné ». (Je ne connaîtrai jamais Jacques Lévy, déporté à Sobibor en mars 1943, laissant un petit garçon du même âge que moi, mon cousin Gérard.).

C'était une époque paradoxale pour mettre un enfant au monde. Conçue en avril 1939, alors que mes parents s'apprêtaient à partir quelques mois aux Etats-Unis en mission dans les universités. Ils savaient que la guerre allait éclater. « On désirait avoir un deuxième enfant, que ce soit une fille et qu'elle naisse en France » affirme maman en réponse à mes questions. Je suis sceptique : « Oui, mais à ce moment ? » Pourtant, apaisée, je souris : « Quel cadeau m'a-t-elle offert ! »

Enfant de la guerre, à cause ou malgré ces auspices incertains, j'en ai tiré, semble-t-il, une merveilleuse confiance dans la vie.





J'ai retrouvé très récemment des lettres datant de cette période poitevine rarement évoquée par la suite. Liées à la grande histoire, elles concernent toutes l'accueil fait aux réfugiés que ma mère, avec d'autres, allait secourir à la gare. Les extraits, que je lis aujourd'hui, donnent une couleur que je ne soupçonnais pas à ces premiers mois de guerre. Papa s'était engagé volontaire. D'avril à juin, il était successivement au centre de tri de St Cloud, en instruction à Vernon et, après la débâcle, à Issoire. Après l'appel du 18 juin, il s'est porté volontaire pour continuer la lutte armée dans le Puy de Dôme avec le général De Lattre de Tassigny. Démobilisation le 18 juillet.

Nous avons dû quitter Poitiers. Papa a été affecté en zone libre à la faculté de Toulouse mais a été presque aussitôt révoqué à la suite des lois antijuives. En juin 1941 nous parviendrons à rejoindre le Portugal pour embarquer vers les Etats-Unis. Nous reviendrons à Poitiers en 1945. Papa, réintégré à la faculté, est apparu devant ses étudiants médusés en uniforme de commandant F.F.L. : un libérateur !

Poitiers, avril 1940 – *Démoralisée ce soir. C'est si triste de voir tous ces réfugiés. J'ai été cet après-midi sur la route de Bordeaux, c'est le défilé. Puis le discours de Reynaud que je n'ai pas écouté mais dont j'ai eu des échos... Brrr. Voici Alain : « Dis à papa que je suis un trésor (sic) adoré et un amour. Je suis très sage. »*

Avril 1940 – *La mamy a emmené Alain hier voir Blanche Neige car il avait le nombre de points voulus ... mais il a préféré les actualités à la fiction. Les avions, bateaux, l'ont beaucoup intéressé. Je ne puis l'empêcher de jouer à la guerre. Il joue avec ses petits amis et il est drôle avec son gros bois tordu à la ceinture, l'air farouche puis, tout à coup, bonds et sauts dans tous les sens. Il espère que s'il tue Hitler tu reviendras plus vite.*

Mai 1940 – *Lundi. Cette période sans pouvoir t'écrire a été affreusement longue. Nous avons passé la nuit dernière à la gare (cantine pour les réfugiés) et il y en avait beaucoup qui voyageaient depuis 11 jours... Nous avons également donné à boire à des wagons, 8 chevaux, 40 hommes ! Poitiers a été grouillant de monde, autos, réfugiés de la Somme (terrible), puis des Belges : gouvernement et soldats comme tu as dû l'entendre à la radio hier. Tout s'organise ici et il a fallu loger tout le monde. J'ai prêté tous les lits ...*

Alain vient d'apporter des fleurs à madame Delage. « Maman, Mme Delage te dit merci, mais pourquoi elle n'a pas dit : « Asseyez-vous monsieur ? » Je suis un homme. Tu m'avais bien dit : « Alain, vas comme un homme faire une visite » ! Les réponses sont embarrassantes.

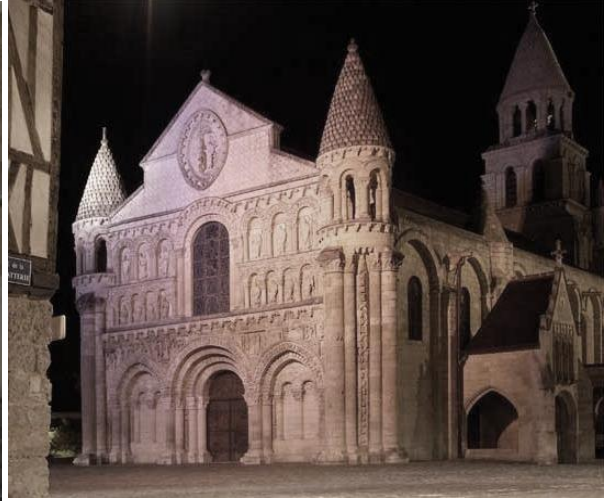
Juin 1940 – *Vendredi, Nous vivons des jours bien énervants et Reynaud hier soir ne nous a pas rassurés. Nous avons hébergé des réfugiés de Vernon que la Mamy avait rencontrés dans la rue. J'ai donné notre lit où ils ont couché à 5. Ils ne savent comment nous remercier, la maison continue, comme tu le vois, à être mouvementée (quoique très belle et très en ordre, ce qui me repose un peu). J'espère que nous n'aurons pas à partir. Notre petite cave que j'ai montrée hier est bonne, les petits pourront y descendre et cela me rassure car les 3 étages en profondeur de l'autre me faisaient peur. Donc tout va bien pour ici. Je pourrai j'espère quitter tranquillement la petite maisonnée la semaine prochaine. Qu'allons-nous décider ? Reynaud nous a dit qu'il prendrait une décision aujourd'hui. Que veut-il dire ?*

Je suis dans un rêve, je ne réalise pas la réalité. Je suis forcée de m'avouer un peu échaudée mais devant l'adversité les gens sont je crois à Poitiers plus courageux et plus sympathiques. Alain devient adorable : « Maman je vais être gentil, je veux être un crésor (sic) parce que j'ai quatre ans ! » Elle est mignonne la petite sœur », et je peux compter véritablement sur lui pour garder les deux gosses ! Il la fait rire, sait la bercer et a un instinct pour savoir ce dont elle a besoin ! »

Juin 1940 – *L'Italie est en guerre. J'espère que l'explication est que l'Allemagne commençait à en avoir besoin mais cela devient sérieux. J'espère que l'Amérique va s'agiter. Pauvre France ! Evidemment ma nuit à la gare m'a édifiée. C'était affreux de voir le nombre des réfugiés, leur état et les trains de blessés. J'étais un peu préparée aux événements ce matin ... mais que seront les conditions ? Que tout cela a donc été vite. J'irai te voir quand tout cela sera un peu tassé. Je ne crois pas qu'il soit encore possible de prendre un train cette semaine, d'ailleurs l'accès à la gare, cette nuit, était interdit. Nous sommes maintenant dans la zone des armées. Beaucoup de militaires, Saumur et Fontainebleau sont repliés ici. Ta fille chante toute seule. Elle joue avec tout et s'amuse dehors des feuilles qui bougent. Je t'embrasse ainsi qu'Alain qui prend le train tous les jours sur mon tabouret dans ma chambre pour te voir !*

Juillet 1940 [adressée à Issoire, 4^eRAD] – *Mardi. Je reçois ta lettre du 28 et du 29 juin. Depuis hier les chemins de fer fonctionnent et je me réjouis de venir te retrouver. Je pense partir avec Alain mais n'ose amener Dany ayant peur que la maison ne soit pas assez confortable. La Mamy pourrait l'amener ultérieurement [ce sera en août, lorsque nous pourrons franchir la ligne de démarcation à Lussac les Châteaux]. Je viens de la gare. Je prends le train de 5 heures du matin pour Limoges, te télégraphierai en route. Heureuse et très émue de te revoir.*







Plaisir d'évoquer Poitiers et ses onze villes superposées (selon la légende), les méandres de ses sous-sols, leur mystère, les maisons ventrues aux porches arrondis, les façades trompeuses aux entrées cachées, le labyrinthe des caves de pierre toutes reliées, disait-on, par des souterrains débouchant en plusieurs points de la ville et de la campagne.

Ces caves ont accompagné les peurs de mon enfance. L'une d'elle, que l'on atteignait par un étroit escalier en colimaçon à trois étages de profondeur, était dotée d'un caractère quasi sacré pour avoir abrité des prêtres réfractaires pendant la Révolution. Une pierre, ayant servi d'autel pour la messe, était restée à sa place d'origine, ce qui lui conférait une puissance redoutable. Une autre cave, plus familière, débouchait juste à côté de ma chambre à coucher. Il fallait soulever une lourde trappe, descendre une bougie à la main — pourvu qu'elle ne s'éteigne pas ! — pour chercher le seau de charbon ou les pommes de terre du dîner. Pour rien au monde je n'aurais été jusqu'au fond de la cave. Peut-être y aurais-je vu un défilé d'ombres, ou pire, pour quelle raison ? L'œil de Caïn !

Au fond du jardin, près du grand tilleul centenaire, une maisonnette m'intriguait. Elle s'ouvrait de plain-pied derrière une haie de framboisiers. A midi, je voyais passer le père comptable, rentrant déjeuner d'un pas tranquille et imposant. De la cuisine s'exhalait une écœurante odeur de saindoux. La mère restait au foyer, s'occupant des deux enfants, un peu plus jeunes que moi. Je l'entendais élever la voix et les menacer d'un martinet dont elle usait volontiers. Rien que de très médiocre, à mes yeux, mais j'avais envie de jouer avec eux. Un jour, j'ai été invitée à entrer. Quelle a été ma surprise quand Madame C. a écarté un petit tapis dans l'entrée découvrant une trappe. Elle l'a soulevée et m'a fait descendre, par un escalier raide, aux niveaux inférieurs. Avec fierté, elle m'a raconté comment, pendant la guerre, cette cachette les avait protégés de la gestapo. Le rez-de-chaussée de la maisonnette de la rue Rabelais s'avérait être, en effet, une maison à étages donnant sur une rue de derrière en forte pente. Une porte dissimulée leur permettait de s'échapper. Appartenant à la Résistance, ils avaient donc pris des risques. Ce seul fait les revêtait, à mes yeux, de l'étoffe de héros.





Habituellement, je jouais seule dans le jardin. Un jour, le visage d'une fillette – une grande – apparaît à la fenêtre du premier étage à travers les fleurs du rosier grimpant – un églantier rose. Elle m'interpelle : « Comment tu t'appelles ? » et sans attendre la réponse me jette un carré de chocolat. Une gâterie rare. Un délice – Je m'émerveille : « Qu'est-ce que c'est ? » – « Du Poulain ... Un autre jour, je t'en donnerai d'autre ». Elle m'explique qu'elle arrive avec sa famille du Maroc, et après un bref passage à Bordeaux, ils s'installent durablement à Poitiers. Elle ne tarde pas à m'inviter à monter chez elle, ce que je ferai journallement pendant des années. J'étais heureuse d'avoir une nouvelle amie, encouragée par son accueil, déconcertée par la découverte d'une vie familiale centrée sur la maison, presque en vase clos, dont je ne soupçonnais pas l'existence possible

Surprise du premier jour. Je pénètre dans la salle à manger – pièce centrale à vivre – j'aperçois un groupe réuni autour d'une grande table rectangulaire recouverte d'une couverture bigarrée, sous l'éclairage d'un lustre central. Près de la porte d'entrée, la mère et la fille aînée cousent et commentent les potins de la semaine. En face, un peu isolé, le père, un ancien colonel, s'occupe de comptes ou s'amuse à résoudre quelque problème mathématique ardu. Mon amie Marie-Pierre, revenant de la Providence (une école catholique) y fait ses devoirs.

Dans un coin, près de la fenêtre, un poste de radio toujours ouvert, avec son œil vert lumineux, dispensait de la musique classique que tous appréciaient en connaisseurs et qu'ils discutaient ardemment. Sans oublier un chat roux, Missou, personnage important de la maisonnée. Les autres pièces étaient peu occupées. Seul le fils aîné avait le privilège d'utiliser le salon pour préparer ses examens d'agro. C'était un lieu réservé aux rares invités, avec des meubles protégés par des housses et où l'on n'avait droit de pénétrer qu'avec des patins. Sur le sol, en guise de tapis sur lequel il fallait éviter de marcher, la tête d'un fauve la gueule grande ouverte. Aux murs, quelques armes indigènes.

Cette présence constante autour de la grande table, chacun assis à la même place, que j'étais sûre de pouvoir retrouver invariable de jour en jour, d'année en année, me réconfortait. Ainsi les années se fondaient les unes dans les autres.

Curieux personnage que le colonel Beaupré. Dès son arrivée rue Rabelais, il a tenu à faire une visite protocolaire et de courtoisie à mes parents. Il a décliné ses titres, ses fonctions, ne cachant ni ses

convictions politiques, ni certains sentiments antisémites (ou s'en défendant). Fier d'avoir prêté serment à Pétain et de lui être resté fidèle, il était strict sur les exigences de l'honneur. Ancien colonel colonial en Afrique, il vitupérait contre la Résistance, contre Felix Eboué, martiniquais à la longue carrière diplomatique, nommé par de Gaulle gouverneur général de l'Afrique Equatoriale Française : « Ce n'est qu'un singe ! Comme tous les Noirs ! » Il dénigrait les F.F.I. qu'il qualifiait de voyous. violemment antigauilliste, il s'élevait contre la honte qu'aurait été l'obligation d'être sous les ordres d'officiers britanniques. Son refus lui a valu la détention dans un camp d'internement. La sœur aînée en a toujours gardé un souvenir d'humiliation et de privations.

Que comprenait et que ressentait la petite fille que j'étais à 7, 8, 9 ans, puis à 10, 11... et même 14, 15 ans ? Beaucoup de choses. La guerre était toute proche. Les cicatrices ouvertes. Chacun était marqué par ses engagements. Les amitiés et les dissensions s'opéraient sur ce critère « Comment s'était-il comporté ? » « Etait-il résistant ? » ; « Etait-il collabo ? ». Pourtant j'aimais bien cette famille. Je les considérais dans l'erreur mais je les jugeais honnêtes. J'ai essuyé une fois leur colère car, assez innocemment, j'ai frappé à leur porte avec ce que je pensais être un bijou. J'avais trouvé dans un tiroir un insigne de mon père (aux couleurs de la France mais avec l'inscription France Libre) que j'avais épinglé sur mon pull. Mme Beaupré me ferme la porte au nez : « Hors d'ici ! ... Ne revenez-jamais chez nous avec cela. » J'ai saisi mon erreur (qui était loin d'être une provocation) mais je trouvais leur véhémence excessive

En fait, avec eux, j'ai appris à faire la part des choses. Il m'était évident que seule la position de mon père était bonne. Je pensais que ceux qui avaient des opinions que je réprouvais n'étaient pas nécessairement mauvais mais péchaient par ignorance et préjugés. Je haussais les épaules, peut-être avec un peu de condescendance comme le jour où Marie-Pierre m'a dit, revenant de sa communion solennelle : « C'est triste, tu es gentille mais tu iras en enfer parce que tu n'as pas été baptisée ». Bêtise que tout cela ! Je mettais ces affirmations entre parenthèses. A tort, je les pensais désormais sans conséquences, appartenant au passé.

Nos parents en jugeaient autrement. Souvent le colonel ouvrait la fenêtre qui donnait sur le jardin et hurlait des insultes à l'endroit de tel ou tel homme politique. Mon père pensait qu'elles lui étaient indirectement destinées et n'approuvait pas les visites quotidiennes que je faisais. Sans doute craignait-il leur influence. Sans raison. Je ne doutais pas d'être, avec mes parents, du bon côté. Le seul. Heureusement ma chatte Timi, diplomate intéressée, attirée par la bonne soupe de poissons qu'elle trouvait chez eux, faisait le lien entre les étages.

Les Beaupré. Une grande partie de mon enfance. J'aimais partager leurs dimanches à la campagne, leur petite maison de Brion avec son jardinet en pente vers la rivière ; les visites à la ferme du grand-père ; les jeux interdits dans le pailler ; le coq et la poule apprivoisés, Arthur-Cocotte, qui venaient à notre rencontre dès qu'ils entendaient la voiture Delage arriver ; les promenades en forêt, évitant une fontaine ensorcelée ; le château un peu laissé à l'abandon, dont la terrasse était reliée par un souterrain à l'église, encore habité par quelques nobles décadents et désargentés ; la messe du dimanche matin, où je n'hésitais pas à chanter : « Je crois en toi, mon Dieu », toute au plaisir d'être près de l'organiste. D'autres souvenirs plus lourds me reviennent en mémoire, comme la découverte de conflits de famille, en l'occurrence des frères ennemis, tous deux officiers, l'un dans la cavalerie, l'autre dans l'infanterie. Les femmes, complices, se faisaient des visites clandestines pendant que les hommes allaient l'un à la chasse, l'autre à la pêche. Découverte aussi de la pauvreté et de l'humiliation quand le père Tali, un ancien domestique du grand-père, vieux clochard alcoolique et dévoué, considéré comme l'idiot du village, rapportait des sacs de champignons qu'on déversait, aussitôt après son départ, dans la rivière.





De retour, je retrouvais le jardin de la rue Rabelais, longtemps resté sauvage, dérèglé, émouvant. J'aimais les superbes massifs de roses, que l'on disait dégénérées mais épanouies, si nombreuses que nous, les enfants, n'hésitions pas à les cueillir pour nous battre sous une pluie de pétales. Les roses trémières aux multiples couleurs, sans cesse brisées mais toujours renaissantes. Une végétation variée où s'accordaient les buis, le sureau, la vigne, le thym, les fraisiers sauvages, et plus tard l'avoine pour notre poule ou les plantes maraîchères. S'ajoutaient, dans mon imagination, des fleurs inconnues, aux noms mystérieux, qu'évoquait une amie de ma grand-mère et qui me faisaient rêver : hortensias, rhododendrons, seringa. Elles s'accordaient si parfaitement à la silhouette de cette femme pleine de rondeurs, que je me demandais si, magicienne, elle ne les inventait pas pour m'amuser et me réjouir.

Était surtout présent, accueillant, le grand tilleul, plus haut que la maison. Il fallait une échelle de meunier pour accéder au premier embranchement, puis une seconde pour atteindre les premières branches. Ensuite commençait une escalade difficile qui permettait à mon frère d'y établir son domaine. Il y avait construit une véritable demeure avec une caisse en guise de bar, une chaise longue et une réserve de munitions. À côté du tilleul, les anciennes écuries. À l'étage-grenier, auquel nous accédions par une échelle de meunier ou, de façon plus ludique, par les mangeoires, nous découvriions des trésors poussiéreux : vieilles étoffes d'apparat utilisées pour monter des pièces de théâtre, disques 78 tours (L'opéra de Quatre Sous, Louis Armstrong, Mozart) à écouter sur un ancien phono nasillard, pommes de pins et hideux masques à gaz, vieux cadres, brochures illustrées, poussières de toutes sortes.

Dans cette maison de mon enfance, je sentais à peine la présence de mes parents. Ils intervenaient de loin pour faire régner un climat d'affection et de sécurité qui me semblait aller de soi. Je vivais surtout en compagnie des enfants, des chats, de la bonne Marie dont je craignais les foudres et de ma grand-mère, si complice, avec laquelle j'occupais le centre de l'appartement, les « pièces chaudes » et animées. Aux extrémités se trouvaient les « pièces froides » : le bureau-chambre à coucher de mes parents et la chambre blanche, à la fois atelier-de-reliure de maman et chambre-à-coucher de mon frère. La petite pièce que je partageais avec ma grand-mère était un axe privilégié, à la croisée de tous les cheminements. On l'appelait pour cette raison la chambre de passage. C'était un milieu clair et tendre, dénué de confort mais tout imprégné de douceur, qui formait avec la cuisine et la salle à manger un univers familier échappant aux conventions et à la rigidité du monde adulte. Nous nous sentions d'autant plus libres que

les portes de l'appartement offraient mille et une issues à nos fantaisies. J'en comptais au moins sept donnant sur le jardin, le hall d'entrée, sans compter les fenêtres que j'escaladais volontiers.

EN LIBERTÉ : « MOI, JE FAIS CE QUE JE VEUX ! »

Incroyable la confiance accordée aux enfants ! Que d'activités dangereuses pouvions-nous faire seuls, sans surveillance. Des jouets ? Nous n'en avons pas. Mais je fais des tours et détours avec mon petit vélo rouge dans les rues calmes avoisinantes, fière de savoir pédaler les mains libres, « zéro guidon ». Aux beaux jours, nous descendions, mon frère et moi, nous baigner *Chez Juto*, une « piscine » en plein air, qu'annonçait de loin un parfum de chèvrefeuille. Très vite, je peux nager dans le grand bain, c'est-à-dire directement dans le Clain, suivant le courant, au milieu des herbes et de rares petits poissons. Souvent nous allions faire du cheval de l'autre côté de la ville. Nous galopions à notre fantaisie, sous la surveillance discrète du maître de manège. D'autres fois, nous sortions de la ville pour des escapades vers Saint-Benoît, ou le château de la Sablonnière que partageaient la famille de Jean Piel, un collègue de mon père (économiste et philosophe, fondateur de la revue *Critique*), et celle du peintre André Masson. Nous chantions sur le chemin, comptant les bornes blanches : « Un kilomètre, à pied, cela use, ça use, un kilomètre à pied, cela use les souliers. Deux kilomètres à pied ... Cinq kilomètres à pied ... » Cela valait la peine d'être vaillante pour aller jouer avec les « garçons ».





LE LYCÉE DE JEUNES FILLES



Je me sentais à l'aise dans cette ville qui épousait les méandres de mon imagination : une géographie dessinée par des trajets familiers, des coins privilégiés et des zones d'ombre qui agrandissaient l'espace sans exciter davantage ma curiosité. Avec mon petit vélo rouge, qu'on me laissait utiliser à ma guise, je me sentais maîtresse des lieux et ne me doutais pas de l'étroitesse véritable de ce territoire. Plus que les explorations lointaines me plaît telle courbe de la petite rue des Arènes - épousant la forme ovale du grand théâtre romain disparu - qui permet de me cacher des regards au retour du marché avec mon petit pot à lait en fer blanc et, qu'un peu coupable, je recueille avec le doigt une ou deux gouttes reposant sur le couvercle. Ou encore cette gouttière sur le chemin du lycée sous laquelle je me fais délicieusement asperger sous l'averse. Ah ! le bruit de la pluie, fine et tiède apportant avec elle des embruns de l'océan.

Pour aller au lycée, de six à quatorze ans, mon trajet sera le même : remonter la rue Rabelais (un regard vers la petite épicerie qui vend des boules de gomme à deux sous chacune), passer très vite devant le marchand de vin que d'âcres et puissants effluves annonçaient de loin, contourner le petit square où les garçons s'adonnaient à de furieuses batailles de billes refusant la présence des filles accusées de jouer « à la poussette », rejoindre la rue Carnot où passe le tramway (toute petite, mon frère m'aidait à la traverser). Je continuais seule le chemin : rue Charles Gide d'où l'on apercevait déjà le grand mur jaune du lycée, enfin avenue Victor Hugo où se trouve le lycée. Je n'ai jamais été plus loin. L'immeuble de la préfecture, à moins de cent mètres, beau mais froid, me faisait l'effet d'un repoussoir.

Au retour, j'empruntais volontiers la rue Magenta assez déserte et vide de commerces mais où m'attirait une étrange vitrine. Étaient reconstitués, grandeur nature, des habitations campagnardes, bourgeoises ou aristocratiques du XIX^es. et des scènes de la vie courante : attelages dans les cours, meubles et objets, mannequins habillés en somptueux costumes d'époque. Qui pouvait offrir aux rares passants, pour leur plaisir, de tels décors ? Quel amoureux des belles choses ? Un désintéressement supposé que j'accueillais avec gratitude. Je ne connaissais pas l'existence des galeries d'art, encore moins celle des antiquaires.

Le lycée de jeunes filles formait le second pôle de ma vie. J'y retrouvais des élèves de mon âge, et la sévérité des professeurs : aucune familiarité, aucun contact personnel. Je me revois affirmant

tranquillement à une camarade de 8^{ème}, comme une évidence : « Une maîtresse juste ? Cela n'existe pas ! » Mais, grâce à cette coupure entre l'univers des adultes et celui des enfants, j'avais l'impression que nous formions un monde à part, une république enfantine. Pourquoi ce sentiment ? Peut-être parce que, comme le déclarait le père d'une camarade : « Vous n'avez qu'un seul droit, celui de vous taire », ajoutant, pour renforcer plaisamment son propos : « Encore est-il fortement question de vous le retirer ». Le lycée était beau, clair, avec une immense cour de récréation plantée de tilleuls au parfum doux et sucré dont les petites classes étaient chargées de cueillir les fleurs. A l'entrée, nous évitions le concierge, ancien gazé et mutilé de la guerre 1914 qui se déplaçait avec une jambe de bois martelant le sol et retentissant de façon sinistre. Puis nous nous mettions silencieusement en rang, baissant la tête devant la directrice qui nous inspectait impassible, avec la rigidité requise.

Cependant, le lycée ne nous paraissait aucunement coercitif. Primait le sentiment d'être entre nous. Vêtues de nos tabliers d'un beige uniforme, les différences s'estompaient sans abolir toutefois la séparation entre internes et externes. En avais-je compris la nature ? Je ne remarquais pas l'écart existant, pourtant réel, mais les tartines de beurre et de confitures auxquelles certaines avaient droit pour le goûter et le verre de lait chaud de Mendès-France dont nous étions dispensées. Pendant toute ma scolarité, c'est une interne qui était toujours première et obtenait régulièrement le prix d'excellence : Lucile, une fille travailleuse, réservée, ayant peu de contact avec les autres élèves. Les questions sociales n'étaient pas évoquées au lycée, pas plus que la politique. Pourtant personne ne semblait s'étonner, du moins ouvertement, de voir affiché dans la salle des sciences naturelles l'appel du 18 juin du Général de Gaulle : « La France a perdu une bataille mais n'a pas perdu la guerre ».

Hors du lycée, tout était différent. Que de barrières érigées par les adultes ! Nos fréquentations étaient dictées par l'attitude de chacun pendant la guerre. C'était la première question posée. Un jour que j'étais invitée à goûter chez une petite camarade, mes parents avaient émis des réserves. La raison ? Je leur avais dit que je m'ennuyais avec elle et que nous ne savions pas jouer ensemble. Mais les vrais motifs étaient plus graves. J'ai appris récemment que le père, serrurier, avait collaboré et dénoncé plusieurs personnes à la Gestapo.

Des portes qui auraient dû s'ouvrir restaient closes. Je pense à Lise, ma meilleure camarade de classe, une fillette éveillée, tour à tour grave et joyeuse, à l'intelligence aigüe frôlant parfois l'impertinence. Pendant des années, nous sommes restées proches et complices. On croisait souvent sa mère, madame Tancelin, veuve, institutrice au lycée. Une belle femme, le visage dégagé aux cheveux d'un noir de jais rassemblés en nattes au-dessus de la tête. Elle passait devant nous froide et distante. Elle avait défendu

à sa fille de recevoir ses amies chez elle. Je n'ai jamais pu raccompagner Lise à moins de cent mètres de sa maison, près de la rue de la Celles. J'ignorais alors les rumeurs qui circulaient. Son mari, résistant, avait été arrêté par la gestapo et torturé. Avait-il parlé et livré des camarades ? A cela s'ajoutaient des motifs politiques. Le fils aîné, soldat, était mort en Indochine. Le puîné, communiste, écrivait des poèmes révolutionnaires qui faisaient la fierté de sa petite sœur : je me souviens encore avec quelle vénération elle récitait « Cadillac noire dans la nuit veloutée, néons rouges de la banque d'Amérique, sortie de policiers et de diamants (*Beverly Hills*).

Encore une porte fermée : celle de la maison du Commandant René. Leurs raisons pouvaient être d'ordre familial (une famille nombreuse) mais plus sûrement liées à leurs origines martiniquaises. Obtenir un grade d'officier supérieur dans l'armée française ? Quel scandale ! Médisances et non-dits ne manquaient pas en ville. Deux de ses filles étaient dans la même classe que moi. L'une, Françoise, joyeuse, bonne camarade, drôle, était aimée de toutes ; l'autre, taciturne, fermée sur elle-même, était tenue à l'écart. Elle était toujours désignée quand, après une bêtise de la classe, un professeur ouvrait son cahier pour distribuer au hasard cinq mauvaises notes. Nous savions combien c'était injuste. Le racisme nous révoltait, mais il était impossible de protester. D'ailleurs le voulions-nous vraiment ? Et moi, la future exploratrice si curieuse des autres ? Moi qui avais connu le sentiment d'étrangeté lié à l'exil ? Ce n'est qu'en silence que je m'indignais !

Je répugne à mentionner le problème récurrent de l'antisémitisme. Contre toute attente, mon père, estimé pour sa science, sa recherche du « juste milieu » et son sens de la conciliation, avait été élu doyen de la faculté de Droit. Cela n'a pas empêché un collègue et ami d'empêcher ses enfants de jouer avec nous pour ne pas contrarier la bonne éducation chrétienne qu'il désirait leur inculquer.

Moi-même je n'étais pas exempte de frilosités. J'hésitais à retourner chez une amie de classe qui m'avait invitée pour son anniversaire. Une attraction nous attendait : un nain, revenant de longs voyages à travers le monde, nous avait raconté ses mésaventures, ses souffrances, puis il nous a distribué des cadeaux. Prise de pitié, je ne voulais plus le quitter : « Il est si malheureux, il faut le consoler ! ». J'appris le lendemain qu'il n'était autre que le père de mon amie qui s'était déguisé. Le ridicule et la honte de ma candeur m'ont poursuivie. Ce n'était pas la première fois que cela m'arrivait et sans doute pas la dernière.

La maturité est venue à pas lents, au fil des expériences. L'une d'elles a été particulièrement cuisante. A l'heure de la récréation, je rejoignis un groupe de camarades très animées. Elles accusaient le docteur B. d'avoir abusé d'une élève, une grande, lors de la visite médicale. D'autres filles s'approchèrent. Et voilà que je me précipite pour prendre le relais de ces racontars : « Tu sais ce qu'a fait le docteur B. ? ».

Je m'aperçus soudain que sa fille est parmi nous, pâle, médusée. Je m'arrêtai, honteuse, vaccinée pour la vie. J'avais voulu me rendre intéressante ? Plus jamais je ne me laisserai abuser par des rumeurs et entraîner par conformisme.

Ces témoignages à la première personne participent d'une situation générale, d'un état d'esprit fait d'ignorance, de sérieux, voire de gravité. Que savions-nous de cette France, immense, et du reste du monde, presque irréel ? Eloignement et mystère de Paris. Celles qui y avaient été étaient parées de prestige ou, au contraire, accusées de vantardise et de mensonge. Tel a été mon cas. « Tu es montée sur la Tour Eiffel ? Ce n'est pas vrai ! », « Une exposition d'impressionnistes ? Qu'est-ce que c'est ? » En classe de seconde un professeur de français m'avait accusée d'avoir copié dans un livre pour une rédaction : un repas de Noël dans une famille d'artistes. Totalement invraisemblables paraissaient mes descriptions du chou rouge ornant la table, du mât de cocagne servant à suspendre les cadeaux, ou de la forme design des fauteuils AA.

J'ai eu à cœur d'interroger récemment plusieurs personnes de ma génération. Les points de vue convergent. Adolescentes, nos goûts étaient austères. Nous mettions l'accent sur les valeurs morales, l'héroïsme et la responsabilité personnelle. Nous avons vu les films *Bataille du Rail* et *Le silence de la Mer*, devenus modèles de nos ambitions. Chacune aurait aimé avoir fait ses preuves dans des situations exceptionnelles. Avec la terrible interrogation : aurais-je résisté à la torture ? En classe, certaines avaient vu les photos des camps de la mort. Le professeur leur avait dit : « Nous allons essayer de comprendre comment cela a été possible ». Comment divulguer l'impensable ? Certains savaient mais n'y croyaient pas, donc ne savaient pas. La plupart ne voulaient pas savoir. Découverte du Mal. Gouffre noir de l'histoire et de la raison. Sentiment d'être devant des phénomènes infiniment complexes. Culpabilité diffuse, mais confiance dans le progrès et les forces de renouveau. Pour moi, c'était différent. Auschwitz faisait partie de mon univers mais me paraissait une exception, une aberration de l'histoire. « Plus jamais ça ! » L'heure était à la reconstruction. Nous étions convaincues de participer à un nouveau départ, à un espace ouvert de promesses. Avec bientôt, les nourritures terrestres...

Pourtant les guerres n'avaient pas disparu : l'Indochine, l'Algérie. Elles étaient lointaines, un peu abstraites, mais nous sommes toutes d'accord sur le fait que le rapport à l'histoire ne pouvait être le même pour nous et pour ceux qui étaient nés en temps de paix : « La trame de la vie familiale s'est déchirée pour laisser un autre temps s'imbriquer étroitement au quotidien » ; « Notre génération est naturellement historique, c'est notre expérience première » ; « Les déroulements temporels font partie

de notre être, de nos fibres : sens de la dramatisation mais aussi besoin, pour se réaliser, de nous reporter vers un au-delà pétri de social ». Malgré cette initiation précoce, nous sommes restées très longtemps des enfants.

Nous avons parcouru sans impatience excessive cette lente montée vers la vie adulte à laquelle on nous préparait. On nous a appelées les classes creuses. Dénués d'existence propre, nous espérions le moment où, plus tard, nous pourrions nous faire entendre. L'avenir ? Il arriverait. Nous ne pouvions l'imaginer réellement. Nous avons ainsi vécu une longue attente, davantage consentantes que révoltées, car les valeurs et idéologies de nos aînés n'étaient pas fondamentalement remises en question : nous participions du même monde.





LES FACULTÉS



Etudiants et professeurs participaient du mystère de la ville et du monde adulte. Enfant, j'en étais séparée et je n'aurais jamais pensé m'élever contre cette coupure. Elle me semblait naturelle. Quand mon père travaillait, j'évitais de m'approcher de son bureau, lieu quasi interdit (le seul) de la maison. Quand retentissait la sonnette d'un visiteur, il fallait surtout éviter de le rencontrer : « Va dans ta chambre, ton père reçoit un étudiant ». Un étudiant ? Sans doute un personnage important ! Il pouvait m'arriver de poser des questions, mais, comme beaucoup d'enfants de l'époque, je ne m'étonnais pas de m'entendre répondre : « Tu comprendras plus tard ». Propos que je prenais à la lettre. Longtemps, je n'ai pas su exactement quel était le métier de mon père. A la question d'un professeur de lycée qui m'interrogeait, ma mère a marqué elle-même une hésitation : « Tu répondras qu'il est professeur à la faculté de droit ». Ce qui n'a pas manqué de créer une confusion « Ah, il est professeur de droit ? Peut-être pourrait-il m'aider à résoudre un problème ... ? » A l'époque, parler d'économie politique, et pire, de relations économiques internationales, aurait paru étrange voire incompréhensible.

Chez nous, l'étude était toujours à l'honneur. Il était souvent question d'écrivains, de philosophes, d'hommes de sciences dont nous admirions non seulement les livres, les questionnements mais aussi la personnalité. Je me souviens du passage de Georges Cattaoui, frileusement assis dans un fauteuil revêtu d'un long manteau noir et d'une écharpe blanche, le visage livide. Proust ressuscité ! s'exclamions-nous avec déférence. A peine commençait-il à parler que tous faisaient cercle autour de lui : une parole comme un aimant.

Certains agissaient sur moi comme des mythes. Ainsi le chanoine Aigrain grand érudit, latiniste, musicologue et même compositeur, qui organisait chez lui des nuits de découvertes musicales et dont l'appartement était jonché de livres, ce qui en rendait difficile l'entrée. Il les a dispensés généreusement à des générations d'étudiants et de professeurs. Un homme d'un autre âge auquel je prêtais volontiers les traits de ces personnages que l'on rencontre sur les gargouilles ou les modillons des églises romanes.

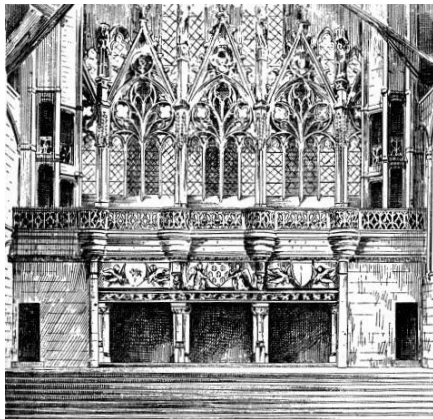
Un soir de juin, alors que j'étais devenue adolescente, mon père me convia à rejoindre le groupe familial, dans le jardin, près des massifs en fleurs. Un professeur ami était là, assis sur le fauteuil vert en fer forgé. C'est un de ces hommes éminents, dont on admire l'intelligence et la vivacité de pensée. Une carrière brillante l'attendait, stoppée par la guerre. Il avait pris soin d'enterrer sa thèse d'État pour la

protéger et ne l'a jamais retrouvée. Il est petit, volubile, comme animé par un esprit de danse. A la demande de mes parents, je lui propose une boisson : « Préférez-vous une infusion de tilleul ou de menthe fraîche ? » Le voilà qui sursaute, dessine avec ses bras une gracieuse arabesque, et, avec le plus exquis des sourires, s'exclame charmé : « Comment, une menthe fraise ? Comme cela doit être délicieux ! Quelle idée originale ! Je serais ravi de boire une menthe fraise ! » Mes timides efforts ne parviennent pas à le détromper. Emporté par son enthousiasme, il ne veut plus écouter. Et comme dans un rituel, au fil des années, à chaque nouvelle visite la scène se répète : il ne manque de louer ce moment charmant, où il a bu ce breuvage divin, qu'il évoque souvent avec ses amis.

Voilà comment le monde universitaire, nimbé de déférence, a acquis pour moi l'innocence et la fraîcheur d'une menthe fraise.









Quel est ce Poitiers d'après-guerre, ville de province restée à l'écart de la révolution industrielle, aux activités modestes et rares ? Pour les adultes, le temps glisse et passe : « Il n'y a rien ... C'est une ville morte » disent certains. D'autres, comme notre ami Paul Vicaire, helléniste épicurien, savourent le plaisir de flâner dans les rues de la ville et d'être à l'unisson de la beauté qui l'entoure. Il la célèbre dans son journal intime : « Âme délicieusement présente à elle-même et goûtant la chair endormie des choses ».

J'ai sept ans. Me promenant avec mon père, alors que nous passons devant une pâtisserie, il s'arrête et me dit : « Une prochaine fois, je t'achèterai un chou à la crème ». Délicieuse promesse ! « Pourquoi pas tout de suite ? » s'étonnent certains. Je n'ai jamais pensé qu'elle pourrait se concrétiser dans l'instant. En fait, peu m'importait qu'elle se réalise un jour ou non, l'annonce seule me comblait. Ceci dit, je dois préciser que j'avais droit, chaque soir, à la « surprise », un modeste petit cachou que ma grand-mère mettait sous mon oreiller.

Scène inimaginable, incompréhensible aujourd'hui. Mais c'était encore l'époque du rationnement : jusqu'en 1949 nous utilisions des tickets pour le pain, le sucre, le café, l'essence. Les enfants de mon âge n'en avaient pas connu d'autre. Cela explique peut-être pourquoi je confondais souvent un achat avec un don. Comme ce jour où ma mère m'a envoyée faire des courses : « Tu remercieras bien le boucher, il nous a réservé deux tranches de foie de veau ». Et cet autre où je suis entrée pour la première fois dans le marché couvert et me suis arrêtée devant un étalage de fruits. Le marchand s'approche : « Que désires-tu ? » Je ne sais que répondre, mais il est là, qui attend : « Une pêche, s'il-vous-plait – Quoi d'autre ? » De plus en plus intimidée : « Une poire ? » Il se penche, me met deux beaux fruits dans les mains et me regarde : « Où est ton argent ? » Je devine quelque chose d'anormal, mais quoi ? Je tends les bras pour rendre les fruits. Il rit : « Tu es trop mignonne ! Garde-les, mais la prochaine fois, n'oublie pas le porte-monnaie ». Encore aujourd'hui je suis mal à l'aise avec tout ce qui est échange monétaire et société de consommation. Quel est le prix des choses sans prix ?

Que d'évènement jamais élucidés ! Par exemple, la présence de ce gros sac de farine dans le grenier : « Tu n'en parles à personne ! » me recommande-t-on. Nous avons été le chercher à la campagne, près de Lussac-les-Châteaux, chez Mme B, une femme courageuse qui avait travaillé chez mes parents avant-guerre et les avait aidés à franchir la ligne de démarcation, en 1940. Je me souviens de notre parcours en bus, tôt le matin, et ma stupéfaction quand j'ai levé les yeux, à moitié endormie, et découvert un énorme globe rouge à l'horizon. Le spectacle inouï, encore jamais vu, du soleil levant ! D'autres

souvenirs traduisant un climat de rêverie et d'imagination, alors notre seule richesse. Je pense à l'almanach du Gai Savoir, écrit par une institutrice, Colette Duval. C'est l'histoire d'une petite fille habitant un quartier pauvre de Paris. Elle n'a jamais vu de jardin si ce n'est à travers les images d'un album. Elle en rêve. Il n'y a ni fleurs ni plantes dans le voisinage. Alors elle rassemble autour d'elle toutes sortes d'objets : brins de paille, chiffons de couleur, allumettes Et peu à peu, sur le bord de sa fenêtre, naît un paradis qui va illuminer longtemps sa pauvre vie.

Foin de misérabilisme ! Néanmoins voici une autre lecture – tout aussi édifiante – qui m'a profondément marquée. Il s'agit cette fois, d'un roi, d'une reine, d'un château et d'une princesse. Toute petite, celle-ci a le droit de vagabonder à sa guise mais interdiction de sortir du parc. Or, un jour, elle s'aventure plus loin que de coutume et découvre un bosquet de lilas qui embaument. Des fleurs magnifiques. Elle fait un bouquet, mais plus loin, il y a d'autres fleurs, aux grappes plus belles, plus lourdes et plus parfumées. La princesse jette son bouquet, en cueille un nouveau. Puis un autre, et encore un autre. Elle court, exaltée, ivre de cette richesse inépuisable, ignorant qu'elle a franchi les limites du domaine. Le soir tombe. Elle s'affole. La forêt se referme sur elle. Vient à sa rencontre ...

Ainsi prenait racine mon univers singulier. Qu'en était-il pour mes camarades ? L'une d'elle, de deux ans mon aînée, m'a raconté qu'elle avait vécu la période de guerre et celle qui a suivi comme une parenthèse, un moment creux : « Le vrai temps se situait en avant ou en arrière. « Avant-la-guerre » se disait en un seul mot. Cela représentait une époque mythique, paradisiaque, où la famille était réunie, où il y avait de beaux objets et de quoi manger. « Après-la-guerre », c'était le retour à une continuité perdue, la possibilité d'un renouveau ». Bien sûr, dans des familles moins aisées, il en était autrement. Annie Ernaux, dans son livre *Les Années*, en écho à beaucoup de mes impressions d'enfance, évoque la société de consommation naissante, le progrès à l'horizon, et elle les oppose aux « jamais » d'autrefois. Mais toutes, nous avons entendu répondre « plus tard » aux questions que nous posions. Cela ne signifiait pas vraiment un temps d'attente car il renvoyait à un futur lointain, celui du monde adulte duquel nous étions séparés. C'était plutôt une durée vague, indéterminée, rythmée par les horaires des cours, les grandes vacances, le passage d'une classe à l'autre, et une fois par an la foire exposition dans le parc de Blossac où nous accueillait le sourire de *Ya Bon Banania*, les autos tamponneuses et les montagnes russes. Et puis, au cinéma, les extraordinaires films de Connaissance du Monde. Je cite, à nouveau, Annie Ernaux : « On avait le temps de désirer les choses » ; « Nous étions entourées de choses absentes qu'on aurait le droit d'acheter plus tard » ; « Le silence était le fond des choses et le vélo mesurait la vitesse de la vie ».

A cela, une exception : les concerts et représentations théâtrales des Jeunesses Musicales de France qui avaient lieu tous les mois ou trimestres. Ces soirées, nées du dévouement enthousiaste de ses organisateurs (Jean Michon). Nous les préparions longtemps à l'avance. J'étais déléguée (une des plus jeunes de France, m'a-t-on dit – mais à mon frère aussi). Nous avons entendu de très grands artistes, comme Samson François (dont j'aimais le jeu romantique, aux sonorités profondes et passionnées), Jean Casadesus (un ami de mes parents, connu lors de notre exil américain. Invitée à la réception donnée en son honneur à l'Hôtel de France, je fus fière qu'il dise à la cantonade qu'il m'avait tenue sur ses genoux petite), Roberto Benzi (jeune chef d'orchestre, à qui on disait que je ressemblais à cause de mes cheveux courts et bouclés), et tant d'autres. Je veillais à ce que les représentations des J.M.F. correspondent aux goûts de chacun et ne vendais une place que si j'étais sûre que le concert plairait.

Les concerts se donnaient dans la grande salle du collège Saint-Joseph - créé par les Jésuites rue des Feuillants, en contrebas de la ville. C'était une des rares fois que je quittais le plateau et m'aventurais seule aussi loin de la maison. Plusieurs chemins y menaient, plongeant dans la vieille ville et ses églises moyenâgeuses. La Cathédrale et son immense chevet plat, vertigineux ; l'église Sainte-Radegonde et son Mystère célébré récemment en costumes d'époque. La Grande Rue, ancien *decumanus* romain, pittoresque et en forte pente. La rue Jean Jaurès, elle aussi déclive, avec en son centre le très ancien baptistère Saint-Jean. Tous ces bâtiments enfouis dans le sol, fruit de superpositions ou d'éboulements – il faut descendre des marches pour y accéder – me faisaient fortement ressentir l'épaisseur d'histoire de la ville et restent au centre de ma géographie imaginaire.

Parfois, au printemps, je faisais un détour par la place d'Armes, place centrale devant la Mairie. Elle était encore en terre battue : on la traversait rapidement. Comme tous, je préférais suivre la rue Gambetta, piétonne de fait, commerçante et animée. Plus tard, mes camarades de classe allaient la sillonner interminablement dans l'espoir d'aventures sentimentales, mais je n'ai pas connu cela, ayant quitté Poitiers.

Je marquais régulièrement un temps d'arrêt devant le Palais de Justice, comme happée par l'immense vide de la salle des Pas Perdus, répondant à l'appel de je ne sais quelles présences. Peut-être celles des comtes du Poitou et des ducs d'Aquitaine, ou celle de la belle Aliénor, successivement épouse du roi de France et du roi d'Angleterre. Des noms qui chantent. Plus troublante, la sculpture d'Isabeau de Bavière, grande dame à la taille ondulante et au sourire énigmatique, qui domine les trois énormes et flamboyantes cheminées. Et encore, invisible, la trace des pas de Jeanne d'Arc convoquée ici pour son premier procès.





Paul Vicaire, avec sa femme Nane, de grands amis de mes parents, m'a initiée à l'art roman au cours de multiples promenades dans le Poitou et en Saintonge. Disciple de Focillon, il avait hésité à en poursuivre l'œuvre mais a préféré embrasser la

carrière universitaire et poursuivre ses traductions du Platon littéraire. Adolescente, et même enfant, j'aimais l'entendre parler de l'architecture et des décors luxuriants caractérisant la région, mêlant les inspirations locales et les influences orientales : vierges sages et vierges folles, vertus et vices, vieillards de l'apocalypse, et curieusement – pourquoi ici ? – l'empereur Constantin.

Un jour, nous avons suivi la vallée de la Gartempe jusque Saint-Savin et son église romane. Emotion dès l'entrée sous le porche orné de fresques, puis devant les grands piliers cylindriques qui montent jusqu'à la voûte peinte où se font face des scènes l'Ancien et du Nouveau Testament. Je m'arrête longuement devant l'épisode de la construction de la Tour de Babel. La Tour s'érige doucement, elle semble à peine sortie de terre. Les maçons sont comme magnifiés, de taille plus élevée que la tour. Ils transportent de gros blocs de pierres qu'ils se passent de mains en mains dans le calme et le silence. Les outils sont simples rappelant ceux utilisés sur des chantiers d'aujourd'hui. Une scène de la vie quotidienne valorisant le labeur.

Ces fresques sont d'une grande beauté : matité lumineuse des couleurs, vivacité des attitudes. Je m'approche de Paul, friande des commentaires qu'il dispense à mes parents. Il leur explique « le jeu de courbes et contre-courbes enveloppant et prolongeant les corps ». Il souligne les particularités de style : « A côté des maçons se tient Dieu, debout, les genoux étroitement serrés dans le manteau, les pieds s'opposant par les pointes, dans un mouvement de danse ». Un peu à l'écart, Nane fredonne quelques mots d'une chanson improvisée : « Babel au nom sonore, Babel, regarde la plaine », refrain qu'elle reprend doucement : « Babel aux yeux de cendres... » Que veut-elle dire ? Sans doute qu'il convient de s'arrêter à temps, de veiller à ne pas s'isoler de la terre. Et c'est bien la sagesse du Talmud de Babylone, aux images parlantes : « Ne pas élever la tour si haut qu'en son sommet « les hommes ne puissent plus distinguer les légumes du jardin, ni même les palmiers de l'oasis. »

Nous sortons de l'église dans le parfum des marronniers en fleurs. De retour à Poitiers, nous nous arrêtons devant Notre-Dame-la-Grande. Ici encore, Paul se plait à m'instruire. Je l'observe, reconnaissante et amusée. Il penche son grand corps, regarde un point fixe sur le sol, choisit ses mots, construit des phrases qu'il énonce dans une langue recherchée, au risque de paraître cuistre, ce qu'il n'aimerait pas : « Regardez, Dany, le gris-bleu velouté de cette pierre. C'est une roche campagnarde, subtile, qui se prête à toutes les modulations de la lumière du jour... » Il poursuit avec coquetterie et une certaine gourmandise : « Rose le matin, dorée au soleil couchant, puis comme éclairée de l'intérieur au dernier moment du crépuscule ». A la fin, il plante son regard sur moi avec un large sourire, amical et triomphant, l'air de dire : « C'était bien enlevé, n'est-ce pas ? » J'approuve, en parfaite harmonie. J'aime ce calcaire tendre, patiné et rongé par le vent marin, recelant des coquillages, et sur lequel poussent des giroflées sauvages, des lichens et des herbes folles.

Quelques décennies plus tard, passant à Poitiers avec ma filleule Sophie, je tiens à l'introduire dans cet univers, comme un cadeau : « C'est toute mon enfance, mon univers ». Elle se recule horrifiée : « Mais ce sont des monstres ! » Je suis étonnée : « Ah ? » ... « Oui, c'est vrai ... Mais ce sont des monstres familiers, qui peuvent être bienfaisants ! » Lui expliquer ce monde intermédiaire, terrifiant mais plein de fantaisie et de malice, qui nous questionne et nous protège. Je la renvoie à mes lectures : « Ces décors luxuriants où tous les chapiteaux et archivoltes accueillent monstres et acrobates bondissant dans les entrelacs ». Je persévère dans mon enthousiasme : Vois comme ce monde est poétique « qui mêle rinceaux et acanthes, lutteurs et ivrognes, marmousets, couples d'amoureux, tireurs à l'arc et animaux fantastiques ». Je ne la convaincras pas.





On souriait avec un peu d'ironie en voyant cette dame, vêtue de noir, trotter d'un pas rapide à travers les rues, le buste projeté en avant, avec cette démarche particulière que les enfants singeaient méchamment derrière son dos en la suivant à distance. Elle faisait pourtant des élégances et me demandait mon avis, à moi haute comme trois pommes, pour savoir si j'approuvais le choix de tel chapeau à ruban ou la forme de telle robe. Je regardais avec attention les patrons de modèles vieillots qu'elle me présentait où le gris faisait presque figure de fête.

J'avais sept ans quand mes parents décidèrent que nous ferions de la musique, mon frère et moi. Monsieur Chevalier enseignait le violon, Madame Chevalier, le piano. Je n'étais pas étonnée de retrouver les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes. Ainsi le voulaient, me semblait-il, non sans raison, les usages. Et je nous revois, Madame Chevalier et moi, timides et complices, traverser le jardinet sur la pointe des pieds « pour ne pas déranger ces messieurs » alors que nous nous rendions vers le pavillon en contrebas où avait lieu la leçon de piano.

La pièce était grande et froide. L'hiver, en fin de journée, j'allais directement de l'école à chez elle, rue de la Tranchée. J'empruntais la rue Théophraste Renaudot, contournais le chevet de l'église Saint-Hilaire et ses alvéoles rondes abritant des giroflées sauvages jaune-pourpre. A mon arrivée, le premier soin de Madame Chevalier était de me réconforter : « Mademoiselle veut-elle une tasse de chocolat ? » ... « A-t-elle encore froid ? » ... « Est-elle fatiguée ? » Malgré mes protestations, je me retrouvais au piano, assise sur un coussin moelleux, une brique chaude sous les galoches. J'avais un peu honte de cette sollicitude qui témoignait d'un excès d'humilité. Je comprenais mal ce parler à la troisième personne et j'avais toujours peur d'abuser de sa faiblesse et de sa bonté lorsque reprenait, chaque semaine, le même dialogue :

« A-t-elle bien travaillé ?

– Un peu, pas tellement.

– Oh ! (*petit rire de reproche*). Veut-elle commencer par ses gammes ?

– Une autre fois ? Je propose, un peu hésitante mais assurée du résultat : J'aimerais tellement jouer le joli morceau que j'ai déchiffré l'autre jour ! C'était la *Valse Lente* de Mozart.

– Ce n'est pas bien ... Mais si vous préférez ... »

Je la regardais à la dérobée : droite sur sa chaise de paille, le regard très bleu, légèrement embué, si doux derrière son pince nez cerclé de métal. Comme je lui savais gré de transformer ces leçons en moments de plaisir, hors de toute contrainte. J'aurais pourtant accepté qu'elle soit plus exigeante, elle qui avait eu son heure de gloire avec un premier prix du concours du conservatoire de Bordeaux ! Mais elle se contentait de soupirer en s'exclamant : « Elle pourrait si bien jouer ! »

Les années passaient. C'est beaucoup plus tard que j'ai appris le calvaire dont j'étais loin de me douter et dont elle aurait eu honte de parler. Son mari atteint d'un cancer prit la décision, malgré ses convictions religieuses, d'ouvrir le robinet à gaz de la cuisinière pour éviter à sa famille le coût des médicaments. Après sa disparition, la joie fit une légère apparition lors du « beau mariage » de leur fille unique avec un professeur de collègue suivi de la naissance de deux petites filles : « Ah, si Monsieur Chevalier avait vu ça ! » Mais le gendre, alcoolique, était sujet à des crises de delirium tremens et sa femme fut atteinte de dépression. Madame Chevalier dût s'occuper des enfants. Elle mourut quelques années plus tard dans le plus grand dénuement, certains prétendent qu'elle avait faim et qu'elle en est morte.

J'appris cette nouvelle avec d'autant plus d'émotion qu'elle ne demandait, pour ses leçons, que des honoraires dérisoires. La dernière année de notre vie poitevine, en 1955, alors que je lui réclamaï la note habituelle, elle me répondit avec gêne – « Oh, non, vous ne me devez rien. » – « Comment, rien ? » – « Je n'accepterai pas, je vous connais depuis si longtemps, et ces Dames sont si gentilles ! »

Ainsi était Madame Chevalier qui me fit aimer la musique. Elle connut beaucoup d'enfants de la bourgeoisie poitevine. Son enterrement eut lieu un jour d'hiver. Personne, m'a-t-on dit, ne vint l'accompagner jusqu'au cimetière.

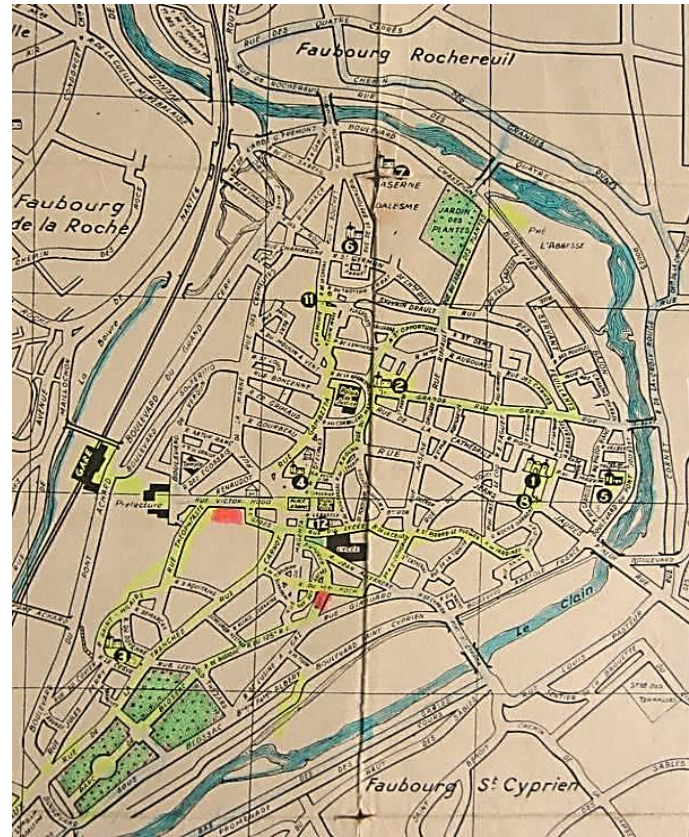
DERNIER REGARD



Du belvédère des Dunes, sur le plateau calcaire qui la surplombe, la vision de Poitiers s'accorde à mes fantasmes. Une ville à l'échelle d'un enfant, aux racines profondes, en harmonie avec le paysage qu'elle épouse. En contrebas la grande boucle du Clain, ses rives verdoyantes et ses eaux calmes, avec laquelle la Boivre s'unit plus loin, comme dans une conque. La vieille ville se dresse, grise, compacte, mélangeant ses toits d'ardoises bleues tourangelles et ses tuiles roses méditerranéennes, à la frontière des pays de langue d'oïl et d'oc. A son sommet pointe le clocher conique à écailles de Notre-Dame-la-Grande, que l'on reconnaît facilement à sa forme de pomme de pin. Tout autour, les remparts. Près de moi, comme les autres quartiers périphériques, celui des Dunes s'étend et s'urbanise. Cependant, avec le dolmen de la Pierre levée – où Rabelais faisait banqueter les étudiants – et l'Hypogée Martyrium, installé dans une nécropole dans le haut Moyen-Age, il abrite lui aussi les vestiges de très anciennes civilisations.

Je vais quitter définitivement Poitiers pour vivre à Paris. Une page tournée que je garderai longtemps en mémoire. Cependant la petite madeleine me joue parfois des tours. A peine évoqués, couchés sur le papier, les souvenirs qui m'habitaient perdent leur aura, s'évanouissent, prennent le contour d'objets extérieurs. Sans plus me guider, ils se détachent comme le font, à l'automne, les feuilles des arbres dans une auréole de lumière et de couleurs. Paradoxe de l'écriture qui à la fois donne consistance au passé, lui donne force, et, en le réifiant, l'éteint. Point d'orgue après que la tension d'un enchaînement musical appelle sa résolution et la trouve dans la consonance d'un accord.





ILLUSTRATIONS



Page 2 – VILLE DE POICTIERS, Gravure, 1699, Gallica/BNF.

Page 4 – RÊVERIE, *Danièle Weiller*, Gravure en eau forte et aquarelle.

Page 5 – SIRÈNE, chapiteau, 12^{es.}, Parthenais.

Page 7 – LE PORCHE, *Danièle Weiller*, pastel, 2015.

Page 8 – 27 RUE RABELAIS, Entrée de la maison –Bain du grand frère sur le perron. – Près du perron, des buis et du banc de pierre.

Page 9 – JOUEUR DE TROMPE, Chapiteau, 12^{es.}, Echillais – Buddleia.

Page 10 – LA GUERRE EN MÉMOIRE, *Danièle Weiller*, Pastel (d’après le monument aux morts de Capoulet et Junac (Bourdelle) et une image du film Bataille du Rail), 2013.

Page 11 – CLERMONT FERRAND, Après la démobilisation en août 1940 : Gilberte, Alain et Jean Weiller.

Page 13 – OMBRES, *Danièle Weiller*, Eau forte et fusain, 2014.

Page 14 – NOTRE-DAME-LA-GRANDE; façade – BAPTISTÈRE SAINT-JEAN (4^e s.) – GRANDE RUE – EGLISE SAINT-HILAIRE (intérieur).

Page 15 – NOTRE-DAME-LA-GRANDE, Clocheton, 12^e s.

Page 16 – 27 RUE RABELAIS – TILLEUL –Dans le jardin : Armand Brunswick, Marie-Pierre. –. Sur le perron : Jean, Gilberte, Mic, Alain, Dany.

Page 17 – LES ÉGLANTINES.

Page 19 – LE CLAIN.

Page 21 – LE CLAIN ET LES ROCHERS DU PORTEAU. – LA MAIN DE DIEU, fresque de Saint-Savin, (détail).

Page 22 – LYCÉE DE JEUNES FILLES, 1948, Classe de primaire (Dany, la 6^e, au dernier rang).

Page 23 – LYCÉE DE JEUNES FILLES, Jardin d’honneur du lycée.

Page 27 – LYCÉE DE JEUNES FILLES, 1951, Classe de 6^e (Dany : la 4^e à partir de la gauche au 2^e rang).

Page 28 – HOTEL FUMÉ, Faculté des Lettres – GLYCINE – LE CHANOINE AIGRAIN.

Page 29 – LA DISPUTE, Chapiteau du 11^{es.}, Poitiers, Musée Sainte-Croix.

Page 30 – COLLÈGE SAINT-JOSEPH, rue des Feuillants.

Page 31– FACULTÉ DE DROIT, 1954, (Jean Weiller, au premier rang, le 3^e à partir de la gauche).

Page 32– PALAIS DE JUSTICE, la Salle des Pas perdus, les trois cheminées. – la Tour Maubergeon

Page 33 – ISABEAU DE BAVIÈRE, Sculpture de Guy de Dammartin, Palais de Justice, Salle des Pas Perdus.

Page 36 – LA TOUR DE BABEL, *Danièle Weiller*, Gravure, eau forte et aquatinte (d'après la fresque de Saint Savin).

Page 37 – ART ROMAN POITEVIN, Frise.

Page 38 – DIEU PRÈS DE LA TOUR DE BABEL (détail), Saint-Savin.

Page 39 – MADAME CHEVALIER., professeur de piano.

Page 41 – POITIERS, Gravure – Dolmen de la Pierre Levée. – POITIERS, VUE DES DUNES.

Page 42 – PLAN DE POITIERS (agence Blay).

Page 43 – DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS, chapiteau, Sauve Majeur.

Page 44 – POITIERS, RUE DE LA CHÂINE.

Sauf mention contraire (dessins et gravures, photos de famille) les illustrations proviennent de sites internet



Editions Manson
Reproduit par l'Imprimerie Ad Hoc
Paris, Juillet 2016
ISBN 978-2-95-7220-3-0

